

lation et du pays de France, que peut-on raisonnablement nous reprocher”.

— Nous vous reprochons de ne pas avoir la mémoire de nos immenses sacrifices.

— En avez-vous vous-mêmes la mémoire ?

Si nous ne nous trompons, à la déclaration de de guerre, en 1914, des quatre coins du monde sont accourus vos fils, vos fils même chassés pour avoir voulu enseigner qu'il y a un Dieu de Justice et pour avoir voulu prier ce Dieu pour la France.

Si nous ne nous trompons encore, vos curés n'ont pas été des embusqués ; le nombre de leurs morts et de leurs décorations et citations le prouve bien. Vous l'avez d'ailleurs proclamé.

Si nous avons toujours bonne mémoire, tous les catholiques de votre pays ont bien répondu à l'appel, et vos vieux généraux trois points ont dû, pour la sécurité de la France, leur céder le commandement.

Des traîtres, il y en eut, mais vous savez bien d'où ils sortaient.

Quelle mémoire avez vous gardé d'un patriotisme insurpassé, de sacrifices si généreusement donnés ? Aux traitements que vous voulez leur imposer, on dirait vraiment qu'ils n'ont rien fait, rien mérité et mérité de rien.

Si nous nous rappelons toujours les faits passés, nous voyons encore comme si cela était d'hier, le retour enthousiaste des provinces reconquises, les promesses de vos généraux et de vos ministres. Et cependant il semblerait que vous voulez les traiter en pays vaincu.

Avez-vous bien gardé mémoire de leurs longs sacrifices, de leur amour pour la France, de leur joie du retour et de vos promesses ?

Si votre mémoire n'est pas plus fidèle comment pourriez-vous nous blamer d'être nous-mêmes oublieux ?

Il reste un fait certain et c'est que l'attitude adoptée par le gouvernement français à l'égard de ses compatriotes les plus dévoués, de ses meilleurs sujets, à l'égard de ses promesses les plus solennelles et des immenses services rendus, cause un tort incalculable à la cause française dans le monde.

La propagande antifranaise depuis quelque temps ne se fabrique plus à Berlin, mais à Paris même.

THOMAS POULIN.

Les trois cailloux

Au pied de la falaise, sur une mince bande de terre rocailleuse, se dressait une maison de paysans. En face d'elle le fjord roulait ses vagues ; derrière, de maigres pâturages descendaient la pente des rochers. L'habitation était complètement isolée ; aussi, l'hiver, n'y entendait-on que le bruit de la mer et les cris des corbeaux ; mais, l'été, l'endroit s'animait, car, pour se rendre au marché de Rejkjavik, la ville la plus proche, les paysans étaient obligés de passer devant la maison.

Celle-ci appartenait à un paysan nommé Saxo, homme laborieux et sobre, comme la plupart des Islandais. Il était père d'une charmante fillette qu'il adorait et qu'il appelait son rayon de soleil, lorsque, matin et soir, il l'em brassait. La petite méritait bien ce nom, car le sourire quittait rarement son joli visage blanc et rose, et ses yeux bleus avaient une angélique expression de douceur. C'était une nature très tendre et impressionnable. Elle avait perdu, toute petite, sa mère ; mais elle avait une vieille grand'mère qui raffolait d'elle et qui excellait à lui raconter des histoires sur les revenants et sur ces habitants des montagnes qu'on appelle les gnomes et les lutins.

L'hiver, quand le mauvais temps obligeait bêtes et gens à vivre enfermés, les contes de grand'mère étaient l'unique plaisir de Helga. Mais, l'été, elle avait d'autres distractions. A peine le printemps de retour, les familles de paysans commençaient à défiler par le chemin pier reux, et c'était pour la fillette un spectacle toujours amusant. D'abord venaient la femme et les enfants à cheval, puis le valet qui conduisait la file des chevaux chargés de marchandises, enfin le chef de famille surveillant la caravane. Rarement on s'arrêtait à la maison de Saxo, car les pâturages étaient peu fournis à cet endroit.

Un soir de printemps, Helga suivait le bord du fjord avec sa grand'mère. Celle-ci allait à pas lents, ses lunettes sur le nez et tricotant un bas de laine ; la fillette courait devant elle en ramassant ça et là des cailloux et des coquillages. La soirée était belle, l'eau paraissait unie comme un miroir, les grives chantaient ; aussi la vieille femme se laissa-t-elle entraîner assez loin de chez elle. Elles parvinrent ainsi devant un petit monticule de pierre. L'aïeule tressaillit en l'apercevant et voulut s'en retourner ; mais justement une longue file de chevaux, une trentaine au moins, arrivaient au trot, et il fallut attendre qu'ils fussent passés.

“C'est Magnus le Richard et son fils, dit grand'mère, le plus riche propriétaire des environs, et de plus un bien brave homme.”

En tête de la caravane s'avancait, sur un joli cheval blanc, un jeune garçon aux cheveux